

Le passe-muraille de Berlin



Bernauer Strasse, entre les quartiers de Mitte et de Wedding, fut le théâtre de fuites spectaculaires. Photo Léon Herschtritt/La Collection

Commémoration Il y a cinquante ans, la construction du Mur coupait la ville en deux. Et Joachim Rudolph organisait la fuite d'une trentaine d'Allemands de l'Est par un tunnel

Claudia Klein



« Levez les bras et laissez-vous tomber là-dedans », chuchota Joachim Rudolph à chacun des inconnus qui l'avaient rejoint dans la cave d'un vieil immeuble de Berlin. Au sol, on distinguait un trou étroit : l'entrée du tunnel qui passait sous le Mur et débouchait dans une usine désaffectée de Berlin-Ouest, à 135 mètres de là. « Je ne connais aucune des personnes présentes, confie aujourd'hui Joachim Rudolph, mais ils se ressemblaient tous à leur façon d'hésiter et d'avancer à tâtons lorsqu'ils arrivaient dans la maison. Ils ne disaient rien et me suivaient mécaniquement, comme en état de choc. »

Disciplinés, les fugitifs sautèrent dans le trou, patagèrent dans l'eau et progressèrent à quatre pattes dans le boyau large d'à peine un mètre. Tous sauf un : une femme forte que bloquèrent ses hanches

compulentes ! « Je suis trop grosse, pas moyen de passer à l'Ouest », gémissait-elle. Un des tunneliers lui sauta à deux pieds sur les épaules. La femme finit par passer.

La plupart des tunnels restèrent inutilisés

Joachim Rudolph avait grandi à Berlin-Est. En 1953, encore adolescent, il s'était frotté aux chars soviétiques qui écrasèrent la révolte ouvrière. Quand quelques années plus tard, bachot en poche, il se vit refuser une place à l'université et convoquer au service militaire, il décida qu'il irait étudier à l'Ouest. Pas de chance : quelques semaines avant la rentrée, la construction du mur de Berlin commençait. « Je faisais du camping au bord de la mer Baltique. C'est là, le 13 août 1961 au matin, que j'ai appris la fermeture de la frontière. J'étais sonné. Je n'arrivais pas à comprendre comment il était possible d'encercler et de boucler une ville en une nuit. Je suis immédiatement rentré à Berlin. » Il ne lui fallut pas plus de deux



Joachim Rudolph et sa femme ont ressorti des articles sur les fugitifs qui ont pu passer à l'Ouest grâce au tunnel qu'il avait creusé. En médaillon, la plaque de la maison à l'Est où débouchait celui-ci. Ben Mergelberg pour le JDD

semaines pour passer à l'Ouest. Il avait étudié plusieurs méthodes possibles : à la nage ; en lançant un camion contre les barrages ; en se faufilant à travers les zones en construction. Finalement, il tenta sa chance en passant par une zone marécageuse dans un faubourg. Les pieux et les barbelés qui s'y dressaient s'étaient effondrés dans la boue et ne seraient réparés que le lendemain.

À peine parvenu à l'Ouest, Joachim Rudolph se procura des faux papiers pour sa mère et sa sœur. Quelques mois plus tard, il faisait partie de ceux qui creusèrent, sous la Bernauer Strasse, un tunnel qu'allaient emprunter, un an après la construction du Mur, une trentaine de transfuges. Quelque 70 tunnels du même type furent creusés à Berlin et alentour, mais seul un quart d'entre eux furent vraiment utilisés. Les autres s'effondrèrent avant d'être terminés, furent abandonnés, découverts ou encore vendus à la police de Berlin-Est.

C'est dans la Bernauer Strasse, qui sépare les quartiers de Mitte et de Wedding, qu'eurent lieu les fuites les plus spectaculaires : dans

chim Rudolph fut parmi les premiers à émerger. « Nous espérions être arrivés, comme prévu, au 7 de la Schönholzer Strasse. Pour en être sûr, il fallait monter au rez-de-chaussée et sortir vérifier le numéro de la maison. À 5 mètres à peine, les barbelés qui marquaient la frontière barraient la rue. » Joachim Rudolph savait le risque qu'il courait : « Selon la formule alors en usage, précise-t-il aujourd'hui, les soldats de la RDA étaient invités à "arrêter ou éliminer ceux qui violent nos frontières". Et pour ceux qui, comme moi, avaient fui le pays, c'était à la grâce de Dieu. »

Il poursuit : « J'ai vu que nous étions au bon numéro. Je suis retourné au tunnel et ai communiqué notre position grâce à un téléphone de campagne. Les premiers fugitifs sont arrivés vingt minutes plus tard. Je n'oublierai jamais cet instant. Un ami se tenait à la porte qui conduisait à la cave ; j'étais derrière, quelques marches plus bas. Les réfugiés ne pouvaient pas nous voir car nous étions dans l'obscurité. Mon ami s'est avancé et quelqu'un lui a sauté dans les bras. Les larmes me sont montées aux yeux et je me suis dit : qu'importe ce qui peut maintenant arriver, ça valait le coup ! »

Plus tard, Joachim Rudolph tomba amoureux d'une des réfugiées et l'épousa. Tous deux vivent toujours ensemble dans la partie Ouest de la ville réunifiée. La petite plaque qui porte le numéro 7, alors accrochée à la maison de Berlin-Est et récupérée par Rudolph après la chute du Mur, trône aujourd'hui dans leur salon.

Quant à la Bernauer Strasse, elle abrite désormais un musée à l'air libre où sont évoqués les parcours de l'ancien Mur, les points de passage des fugitifs et le réseau des tunnels. C'est ce musée qu'ont inauguré hier, cinquante ans après l'édification du Mur, plusieurs personnalités, ainsi que des témoins et acteurs de l'époque. Joachim Rudolph en était, bien sûr. ●

L'« Ostalgie » des Berlinoises fait polémique

La célébration officielle du 50^e anniversaire de la construction du Mur a été marquée, hier sur la Bernauer Strasse, par un mea culpa de l'Allemagne. Cette semaine, en effet, un sondage a stupéfié la classe politique : 35 % des Berlinoises estiment que la RDA avait de « bonnes raisons » d'ériger un mur pour « stabiliser la situation géopolitique ». Ce à quoi le maire de Berlin, Klaus Wowereit (SPD), a répondu avec force : « Non ! Pour la violation systématique des droits de l'homme, pour l'état totalitaire, pour les morts au pied du Mur ou sur les barbelés, il ne peut y avoir aucune bonne raison... Aucune justification ! ». Le président de la République, Christian Wulff (CDU),

a insisté de son côté sur le devoir de transmission dans les écoles du pays, au nom du respect des victimes. En mémoire de 136 morts du Mur, et de tous les prisonniers du régime, une minute de silence a été observée dans la ville. Puis, alors que sonnait le chant « Les pensées sont libres », qu'entendaient déjà les résistants aux nazis. C'est alors que l'accès au nouveau mémorial, qui s'étire sur 14 km le long du tracé du Mur, a été ouvert. Tout l'après-midi les Berlinoises ont pu y rencontrer des fugitifs, des passeurs, des prisonniers, témoins directs du drame du 13 août 1961.

Hélène Kohl (à Berlin)